

vaient en simples curieux de sensations rares, se transforment en prédicateurs de virilité, d'énergie, de morale, voire même de religion.

Le dilettantisme a passé ainsi qu'une mode : à ceux qui le représentaient le plus brillamment, demandez ce qu'ils en ont fait ; oui, demandez-le à J. Lemaître qui publie des opinions à répandre, et qui, s'il les veut répandre, croit sans doute à leur valeur, — sinon à leur valeur de vérité, du moins à leur valeur d'utilité sociale ; et demandez-le à Anatole France, le sceptique ironiste d'autrefois, devenu, hélas ! un vigoureux apôtre de l'incroyance.

* *

Passons au *naturalisme*. Mais, s'il y a dans le naturalisme quelque chose qui mérite de durer, convenons-en d'abord ; et, du naturalisme, ce qui mérite de durer, n'est-ce pas cette conception de l'art qui consiste à rendre la nature et la vie avec autant de vérité que possible, ou si on les dépasse, à prendre son point d'appui en elles ? N'est-ce pas cette conception de l'art qui a produit les François Coppée et les René Bazin ?

Mais il s'agit ici, pour en constater le déclin, du naturalisme doctrinaire, systématique, abusif. Celui-là ne tient compte que des faits, sans chercher à en pénétrer le sens ; il ne veut rien voir au delà de la réalité immédiatement perçue par les sens : "il sacrifie la forme à la matière, l'idéal au réel, la pensée ou le sentiment à la sensation ; il ne recule ni devant l'indécence, ni devant la trivialité, ni devant la brutalité même" (1). C'est pour avoir prôné et pratiqué ces excès que le naturalisme agonise. On était las des hauteurs sociales où tout s'exceptionnalise. On était las de contempler toujours, dans les romans, ces peintures d'hommes qui souffrent plus et mieux que personne ne

(1) Brunetière. — Le Roman naturaliste.